

l'armée d'avancer dans la ville. Des Bruxellois armés de fusils tiraient sur la troupe qui dut se retirer vers la chaussée de Gand ». Ce récit était pour moi une énigme; je ne comprenais pas pourquoi les habitants de Bruxelles et les soldats s'étaient battus et les détails de la tuerie me remplissaient d'horreur.

Tout à coup un corps de musique traversa la rue, suivi de combattants de 1830 précédés d'un drapeau tricolore déchiré, percé de trous; ces hommes, vêtus d'une blouse bleue ou d'une longue redingote, étaient coiffés d'un shako ou d'un bonnet sans visière, ils étaient armés d'un sabre et d'un long fusil; la foule les acclamait et chantait la *Brabançonne*.

Pendant trois jours, j'assistai à des spectacles de ce genre et le soir à des illuminations. Ce qui me plut le plus, ce fut la visite des musées, surtout la collection d'animaux empaillés et le Musée des frères Vander Maelen, à Molenbeek. C'était un établissement géographique dont les vastes salles contenaient des sphères, des cartes, des images, des collections de minéraux, des appareils de physique, de grandes lunettes astronomiques. Des conservateurs faisaient devant la foule des expériences pour expliquer la pluie, la neige, l'éclair, le tonnerre, d'autres montraient sur la sphère les voyages de Christophe Colomb, de Magellan, ou reproduisaient avec des sphères les mouvements de la terre, de la lune, des planètes. Naturellement en 1855, à l'âge de six ans, je ne comprenais pas ces démonstrations, mais comme je visitai ce musée tous les ans, c'est grâce à ces leçons expérimentales que je pris goût aux sciences et que j'en appris les notions fondamentales.

L'établissement géographique de Vander Maelen.

Ce magnifique musée fut fondé en 1830 par un mécène, Philippe Vander Maelen, qui consacra sa fortune à la science et spécialement à la géographie. En 1827, il termina un atlas universel et en 1830, un atlas de l'Europe; de 1827 à 1853, il fit paraître sa carte de Belgique à l'échelle de 1/80.000, suivie d'une édition à 1/2.000 en 250 feuilles : ce sont des œuvres de premier ordre aux points de vue scientifique et graphique; sur un terrain de 20.000 mètres carrés, près de la porte de Flandre, il établit une école de botanique, des serres d'expérience et de primeurs, des ateliers, des magasins, des collections scientifiques, une école de gravure.

Pendant les fêtes nationales, le public était admis à visiter ce riche établissement où de nombreux savants venaient toute l'année pour se documenter.

Dans l'école normale de gravure, des jeunes gens de 14 à 18 ans recevaient des leçons de cartographie, de géographie, de statistique, de lithographie, de gravure; ces cours étaient gratuits.

Le fondateur envoyait à ses frais des savants à l'étranger, particulièrement en Amérique, pour y étudier la flore, la faune, la géologie et réunir des collections de plantes, d'animaux, de roches, de fossiles.

Quand le gouvernement fonda, après le vote de la loi de 1842, la première école normale, P. Vander Maelen offrit à M. Nothomb, ministre, son vaste établissement et ses riches collections pour y former des instituteurs. Ce ministre refusa! Il ne voulait pas d'école normale établie dans une grande ville; inspiré par le clergé, il fonda les écoles préparant le personnel enseignant dans les petites villes de Lierre et de Nivelles en régime d'internat, et les plaça sous la direction de prêtres catholiques : ce furent des couvents... laïques!

Pierre Vander Maelen mourut en 1869. Un de ses frères mit en vente les magnifiques collections de l'établissement géographique, qui ainsi disparut; l'Etat et la commune de Molenbeek-St-Jean les laissèrent disparaître, alors qu'ils auraient dû les conserver pour l'instruction du peuple; mais à cette époque, l'indifférence était générale dans les sphères gouvernementales pour les œuvres scientifiques.

Vanaf hier -> Les écoles primaires privées en 1855.

En octobre 1855, j'étais entré dans ma sixième année, ma mère nous conduisit, ma sœur aînée et moi, chez un maître d'école installé dans une petite maison près de l'Etang noir, à Molenbeek Saint-Jean.

Des garçons et des filles jouaient dans la rue en attendant l'ouverture de la classe. Nous passâmes par un étroit corridor; à notre droite, par une porte ouverte, nous vîmes une petite chambre ne contenant qu'une table, deux chaises, un poêle, une armoire, un lit; une femme versait du café dans une tasse; elle nous dit : « la classe est au bout du corridor et le maître y est ». Cette classe était meublée de bancs sans dossiers, de quelques

pupitres, d'une estrade. Un homme très gros était assis devant une table et taillait des plumes d'oie : c'était le maître d'école. Ma mère nous présenta, il inscrivit notre nom, nos prénoms, notre adresse et dit : « C'est dix sous par semaine pour chacun, en hiver deux sous de plus pour le chauffage; on paye en plus les fournitures : un abécédaire, une ardoise, une touche, dix sous par élève ». Ma mère régla le compte et partit. Nous restâmes dans la rue au milieu des élèves qui jouaient. Au coup de sonnette, tous se précipitèrent dans la classe en se bousculant. J'allai m'asseoir sur un banc parmi les petits garçons et ma sœur s'installa du côté des filles.

« A genoux pour la prière! » cria le maître, que les élèves appelaient « de Dikke » (le Gros), et tous se mirent à psalmodier une série de prières que le maître scandait à coups de règle sur la table. Ensuite, à tour de rôle, en commençant par les grands, les élèves se rendirent auprès du maître pour montrer leur « devoir » écrit à domicile et pour lire une page de leur livre ou réciter la table de multiplication. Chacun restait près du maître pendant quelques minutes. C'était un moment fort désagréable, car le « Dikke » était armé d'une férule et frappait sur les doigts de l'élève qui faisait une faute en lisant ou montrait un devoir mal écrit.

Dans la classe régnait le plus grand désordre; en se bousculant, on se battait, on jouait aux billes. Quand le vacarme devenait assourdissant, le maître se levait, saisissait une longue verge et administrait des coups sur la tête et le dos des élèves. Il possédait une énorme langue en étoffe rouge qu'il attachait à la bouche du plus bavard mis à genoux sur l'estrade; il fixait un bonnet d'âne sur la tête des élèves qui ne savaient pas leur leçon, à d'autres il infligeait une retenue d'une demi-heure après la classe. Souvent, après avoir répondu à l'appel, des élèves filaient « à quatre pattes » par le corridor et allaient jouer dans les champs : l'école buissonnière était largement pratiquée : c'était pour moi une réjouissance, bien qu'elle me valût parfois un châtement corporel administré par le maître ou par mon père.

Nous ne fréquentâmes pas longtemps cette école, où nous n'apprenions rien, mais dont nous rapportions de la vermine à la maison.

Ma mère et mon père nous apprenaient à épeler et à écrire, le soir. Nous fûmes envoyés dans une petite école tenue par un

Tot hier ->

vieillard de haute taille appelé Hautekeet; c'était un homme très bon qui nous parlait avec douceur, ne nous battait jamais. Il était chaussé de vieilles pantoufles, coiffé d'une casquette à longue visière qu'il gardait toute la journée sur la tête, vêtu d'une redingote râpée, d'un pantalon trop court fort usé et rapiécé, d'un vieux gilet à ramages. Il enseignait aux garçons; sa femme tenait les filles dans la chambre voisine. Nous étions assis sur de longs bancs sans dossier, devant un pupitre trop haut ou trop bas pour les élèves. Nous avions chacun un cahier à doubles lignes avec des modèles de calligraphie en bleu que nous recopions à l'encre noire avec des plumes d'oie. La classe était divisée en trois sections : les illettrés, les moyens, les supérieurs. Le minerval était d'un franc par semaine, plus le prix des fournitures. Comme je commençais à lire couramment et à écrire lisiblement, je fus placé dans la section moyenne. Le maître consacrait la majeure partie de la journée à dicter le texte d'un gros livre; c'étaient des récits incompréhensibles pour nous dans lesquels il était question de Jupiter, Vénus, Ulysse, Achille, Hector, Ajax, la belle Hélène, etc.

Comme j'avais des oncles maternels appelés Achille et Hector, je croyais qu'il s'agissait d'eux; j'en parlai à la maison; ma mère et mon père rirent de ma naïveté et me dirent que c'étaient « des gens de l'ancien temps ». Un jour le maître dicta : « Il prit le casque d'Achille et le mit sur sa tête ». Tous les élèves éclatèrent de rire, car pour nous, Bruxellois, un casque (kaske) était une petite caisse. Notre maître nous dit : « Il n'est pas question d'une petite caisse, le casque était un chapeau rond en fer ». Nouveaux rires, car nous nous représentions Achille coiffé d'une marmite! A partir de ce jour, nous appelâmes notre maître « Kaske », et son patronyme fut oublié.

On apprenait par cœur, en chantant, la table de multiplication; on l'inscrivit en chiffres dans le cahier. On répétait par cœur des réponses du catéchisme diocésain. C'était là tout le programme.

Un jour « Kaske » et sa femme se disputèrent dans la classe devant les élèves; ils s'administraient même des coups. Je racontai cette scène à mes parents qui me retirèrent de cette école et m'envoyèrent chez un maître appelé Marique, « un Namurois renommé comme poète », disait mon père. Le sous-maître était un ancien écrivain public auteur d'une méthode de calligraphie : il traçait au tableau noir des jambages en gros traits terminés par